

## Texte de Daniel COUTIER né à Rongy le 21 janvier 1924 et décédé à Tournai le 10 mai 2011

### Texte transmis par l'auteur en 2005

Mes chers amis

J'ai longuement réfléchi avant d'oser venir à cette réunion. Tous les soirs, les traces familiales ont motivé ces atterrissements. J'ai peu souffert, puis, soudain à l'insistance de plusieurs d'entre vous, j'ai acquiescé, j'ai accepté de fêter cet anniversaire comme d'habitude. J'ont fait devant moi, comme d'habitude le célébreront lorsque l'heure de l'obituaire sera donnée. Votre cadeau méritait d'être associé à un petit présent. C'est pourquoi j'ai rédigé ce papier.

L'entrée en matière vous surprendra sûrement. Boris est un homme célèbre s'étant marié à York, près de Moscou. Marié et convaincu d'être en Sibérie, réhabilité par la suite, le plus part du temps à l'étranger ou dans, il remplace l'empire russe par l'URSS actuelle dont il devient le chef. Son nom s'écrit simplement.

Écoutez ce palabrard pour vous dire que la personne qui vous parle a vécu à haut le vent. La pour s'ajouter au nombre de korziens dans un petit pays nommé Belgique. Contrairement à cet illustre personnage, j'en ai été plus humble, plus modeste mais mouvementé surtout. Je ne devrais pas commémorer pour autant et on ne parlera pas de moi dans les livres d'histoire. Cette coïncidence s'appelle j'ai écrit au fait.

Aut dire des efforts, j'étais pauvre et un roi. J'étais, Peter et tant à l'âge d'un an ou deux à un court-circuit de beauté à Antwerp le jour me devenant le 2<sup>e</sup> prix du concours. Mes parents et surtout les frères vous pouvez examiner au salon, une reproduction du tableau à l'ère qui n'avait dans. D'ailleurs, c'est mon état de fraîcheur actuel.

Devenir séduisant, c'est à mon sens franchir un cap, passer un cap, l'a été aux jeunes années, l'avance du vieux jour. Il n'y a qu'à se soumettre. Il n'est d'ailleurs pas possible d'éluder la perspective sinon d'espérer que tout se passe

A bit

sans trop d'atavisme physique.  
 Entrer dans la grande compagnie du 3<sup>me</sup> âge, c'est égarer  
 les yeux enfus. C'est jouer de la faculté de se remémorer  
 toutes les parcelles, les multiples objets qui ont orné la  
 tranchée de nos révolues. C'est me selon, petit-écolier, les  
 sabots ou galo-ches aux pieds, portant long bas de laine pa-  
 riementement fixés par ma grand-mère, la table en suite croix  
 à la main fixée quant à l'école par un mètre de ce  
 village du Hautain occidental. C'est me souvenir de ces  
 artisans d'autrefois qui jalonnaient ma route quotidienne  
 Le sabotier, homme jovial plein de fraîcheur, chez qui nous  
 avions fait nos chaussons. Il y avait en, toutes variétés, le sabot  
 plat et léger de la meunerie, le sabot robuste du fer-  
 mier, le sabot mi-ri de plus jeunes. Il y avait même le  
 sabot du diable. Toute une communauté de sabots.  
 Le maréchal ferrant, personnage plus rude chez qui nous  
 nous quisions l'entente lorsque il ferrait un cheval. Il y  
 avait le charbon, près de chez moi, qui a tenu pendant de  
 longues années, réparant les ossatures, des tombereaux et charriots.  
 C'était un homme paisible, le vannier enroulé, de ses  
 doigts habiles, il tissait l'osier en objets de toute  
 espèce du panier à pigeons au sac à provision. Voici  
 un de ces paniers. Certains exemplaires figurent d'ailleurs à  
 musée du folklore. Sa forme les assure, toujours très occupe.  
 Il travaillait principalement pour les marbriers, les  
 artisans leur livrait ces grands fûts dans des que la  
 lière artisanale, naturelle et capiteuse murissait  
 lentement. Dans une moindre mesure, il approvisionnait  
 aussi les

agriculteurs en fûts de toute dimension. C'était le coffeur qui, le samedi  
 rasait les faces buccines des ouvriers. Il y avait le bouillier qui faisait  
 les harnelements de cuir pour les chevaux. Il était accusé d'ordonner. Le  
 tailleur, le jugeur par excellence qui tôt le matin, réglait ses engins, en  
 faisait d'autres les ouvriers mis à bout habillaient les légendes.  
 Le marchand de pétrole avec sa charronnette à bras tirée par un chien, il  
 disposait d'un tonneau et d'une mesure de capacité  
 d'un litre. Un couteau en cuivre qui lui faisait tenir amoné au  
 passage. A noter que certains de ces hommes se servaient de  
 pétrole pour allumer leur foyer lorsque le bois n'était pas assez sec, ce  
 qui provoquait parfois des explosions. Il y avait le moulin, dont les grands bras  
 dominaient la plaine. Je ne l'ai pas connu. Les Allemands le considéraient  
 comme stratégique et l'avaient détruit lors de leur retraite en 1918. Il en  
 était de même pour les hautes églises. Seul un léger reste en bord de route rappelle  
 encore son emplacement. Il y avait le marchand de pain de lapins qui pas-  
 sait régulièrement. Le marchand de mares, terre spéciale que l'on utilisait  
 pour couvrir l'âtre le soir. Le feu dormait, un coq de bois, bien appliqué  
 le matin et les flammes s'élevaient en soufflant. C'était la parade au  
 chauffage continue qui n'était pas. Deux fois de plus. Tous per-  
 versaient le bras armé et dans la semaine il venait selon ses souhaits  
 un lapin, un lièvre, un faisan, une perdrix capturée au collet. Un animal qui n'  
 fallait de sauter ou y flouter, et de leccer son os. Les boulangers, le boucher  
 passaient à domicile. Les romains des Bohémiens faisaient parfois leur appa-  
 rences. Leurs roulettes circulaient tirées par de petits ânes ou de longues chevâtes,  
 s'installaient à proximité dans une prairie sous l'œil soupçonneux de la  
 gendarmerie. Individus au faciès étrange, à l'accent étranger inhabituel, au  
 parler guttural. Ils créaient l'angoisse et les habitants, pensés simples, en  
 avaient peur. On leur faisait croire qu'ils étaient des enfants. Les deux armées, brant des  
 combats. Les mères battaient le rappel de leur progéniture. Nous ne sortions  
 plus le soir et nous nous barricadions habituellement la nuit. Il y avait  
 de menus métiers et profesaient leurs services de porte en porte. Ils vivaient  
 surtout de rapines. La confiance régnait en matière. Quand ils vedaient

des lieux, et leur, poussait un ouf de soulagement. Souvent j'allais traîner mes  
guêtres à Bihouais où l'activité du fleuve de la Loire, constituait un pôle d'attrac-  
tion pour les jeunes. Les péniches étaient en partance ce jour là malheureusement  
empêchant ainsi de voir dans le creux de la vallée et de la Loire, se dresser sur place de  
courageusement se fendant à la hauteur de temps en temps un faux pas, précipitant l'ou-  
vrier dans l'eau. Après tout c'était prévu et il était vite repêché. Les bateaux  
étaient de véritables entrepôts, j'en ai vu un. Le père donnait l'ordre de départ. La  
manœuvre était à la barre. Un long cordage était fixé au mât. A l'arrière de celui-ci,  
enfants, garçons et filles, le corps baigné de soleil se penchaient pour faire avancer le  
charbon. Le père prenait aussi son tour. C'était la traction humaine. Je reviens  
encore cette scène inimaginable. Plus tard la chaudière fut le travail,  
puis les tracteurs arrivent et on arrive au moulin à la fois fonctionnant  
au mazout. L'ouf empoussié de la rivière et disparition des poissons.  
Il y avait encore le cordier qui filait le fil de la hampe et le cordier. Les  
autres lui achetaient la toute fibre, celle permettant de mettre leur  
sous tension. Les fermiers avaient besoin de cordes résistantes pour leur  
nettoyer. Les bateliers lui commandaient des gros câbles nécessaires au re-  
morquage et à l'ancrage de leur maison flottante. Le moulin ouvrait  
sauf largement son homme. C'était la grande machine dans les bois où  
je m'étais assis devant le tapis d'or du jonquille, avec l'air de gros  
bouquet parfumé qui fleurissait bon à l'heure. Les dimanches  
m'étaient qu'à demi-feste, empoussié par l'imposition de beau  
costume à cause de la messe et des visites obligatoires. L'ouf  
interdiction, ce jour-là de sauter les fossés, de jouer au ballon,  
pompes, sport et le beau costume, on aurait pas tenu le coup.  
Après la messe, nous dansions les corps volants (dragons) et les d'œuvre sortis  
de nos mains. N'importe quel baguette, soit je joue à la piscine, j'étais et celle. Nous  
sur la côte d'un fossé, où les admirateurs de balais en tant haut-épuisé. Nous  
leur longue queue de papier. Nous leur enregistrons des déchets, nous  
de papier à croquer à la ficelle que le vent faisait voler pour rejoindre le  
gracieux faneur. Enfin, chose très rare, on avait passé l'air dans le ciel.  
A mon retour, j'en faisais part à mes parents en précisant que j'avais vu un

aéroplane, un monoplane, un biplan, voables, uti liés alors.  
L'hiver, c'était aussi l'obscurité qui nous tombait dessus comme  
une étoile des cinq heures après-midi. Inutile que l'éclairage public  
n'existant pas, et c'était un problème lorsqu'il fallait se déplacer  
la nuit. On se devinait plus qu'on ne se voyait. La lampe à  
pétrole (ou quinquet) était rare et vendait les soirées possibles. On  
ne l'allumait qu'à l'heure du souper, avancée, car on économisait  
tout. Quand le gel envahissait la maison, la famille se rassemblait  
autour du poêle (nous disions et nous brûlions des galettes, du  
menu, du tout venant. Une chaleur reposante occupait la pièce.  
Lorsqu'il se faisait tard, l'air en prenait des vents et allait se  
coucher. Elle nous quittait, une bougie à la main, préférant  
cela au quinquet, juge trop dangereux au cas où elle aurait  
trébuché dans l'obscurité. Que dire du téléphone ? Un appareil  
pour le village, le téléphone communal. Pour l'usage, on  
s'adressait au bourgmestre. Ceci se passait vers 1930. Lorsqu'il  
y avait des mariages, le parcour se faisait à pied, par couples.  
On était des courtois pour les gens âgés. La veille de l'évène-  
ment, les amis du ou de la mariée faisaient honneur, ce qui  
consistait en l'éclatement de pétards. Entre deux salves, la  
famille les invitait à venir boire un coup. Les sympathisants  
dissaient au sommet d'un mât un pantalon du jeune homme.  
Ils l'incendiaient ensuite sous les acclamations des badauds ;  
le fiancé devait assister à la petite cérémonie. Nous appelions  
Béatrice le pantalon. Lors des fêtes, pas de faire part, au mieux  
présenté dans la presse. La notice indiquait le trépas, et  
aussi des habitants apprenant qu'un des leurs était mort.  
Le curé ne commandait, c'était le terme lors d'une  
messe à l'âme de Mr X. Un avis était aussi affiché aux  
votants sous le porche. Pour que la nouvelle fut rendue  
publique, des prières passaient de porte en porte. Mortes, elle  
étaient à pas rapide répétant inlassablement les mêmes



phrase "Je viens pour le déjeûner de M. et L'entrecôte" aura lieu à tel endroit à telle heure. Inutile d'entamer la conversation, elles devaient visiter plusieurs localités. Un café était fixé à la fin de la journée, et les villageois se signaient en passant devant la maison. C'était un simple ou bon et les gens pauvres, énormes écart de chez les autres. Il n'y avait pas de stock de ces objets, le menuisier prouvait les mesures et participait en conséquence. La personne de couleur était transportée de la maison mortuaire à l'église sur un simple brancard recouvert d'un drap noir pour les gens peu fortunés, pour les autres, c'était le cortège tiré par des chevaux.

Jusque dans la mort, il y avait "la différence. On veillait aussi, pratique à présent disparue. On faisait appel aux amis, aux jeunes. Cela m'est arrivé deux fois et c'est été un affront que de refuser. On tenait le corps jusqu'à l'aube en jouant aux cartes à voir basse et surtout on buvait du café fort et on ingurgitant force bistouille avec laquelle les nous intellectuels nous opterions. Une information, le bistouille (mot existé au dictionnaire) est un mélange de café noir et d'eau de vie à 40°. De temps en temps, on allait voir à plusieurs, si tout se passait bien, si il n'avait pas bougé, si il n'avait pas fait la belle. Les ruines restées de ce qui se veillait se faisait en hurlant dans la nuit. On avait toujours cette obligation, avec un petit mouvement de excuser, moi-même ce qui me était suspect et c'est toujours nous nous réconfortons en arrosant nos amygdales avec de bistouille. Ence qui on confirme, non nous va, après ma nuit blanche je venais marchant sur des nuages. Mais à propos ce sujet insolite, j'en souviens aussi de la diligence qui, des foires, mène et mène la campagne à la ville pour les hameaux dans leur, le rade à la fin du jour les mariages avaient se permettait, et lise les autres partaient et se couchaient à 10h après avoir couru 30<sup>ms</sup> de Km. Il n'était d'ailleurs pas rare de voir des personnes la nuit et les gens faisant halte sur le bas côté des routes. Il y avait aussi des fêtes locales dans chaque hameau, la course aux saes, ...

La partie de jeu de balle, le concours de pinsons, la pêche - la pêche à la bouteille, la cartomancie ou discurr de bonne assemblée, le mât de cocagne (nous avions arbre à sautoir) son jeu poche leur généralement engluisé au sommet de laquelle se trouvaient des cadeaux irrisables. Quelques courageux, habillés en costume, renouaient l'escale pour s'approprier des victuailles. Certains retombaient lourdement sur le sol après quelques mètres d'ascension, parovoir au faite était tout un programme. Dans les estaminets du cabaret, café c'était réservé à la fille et eut pu paraître snob, le phonographe au pavillon, chose c'était l'ambiance de ses airs masculins distillant de la musique de la belle époque. C'était un grougnou, la valse bruno, le temps des cerises, le quadrille des 18<sup>ms</sup> avec ses diverses figures, paete et paysan, la chanson des bleds d'or. Les clients s'protaient, une chape ou un chapeau, l'après du moment. Dans la façade de ces établissements, un panneau de pierre était soigné et celle. Il permettait, aux campagnards de retirer de son travail, d'attacher son cheval avant d'aller stancher sa soif à l'intérieur. De son, un bal dans une grange, il n'y avait pas de salle, faisait danser jeunes et vieux jusque tard dans la nuit. La sono? quelques volontaires de la fanfare locale. Les instruments? Trompette, piston, tambourin sans oublier le piano à bouteilles. Partir une mazurka et une scottish, nous allons baguener, manger des frites, musarder.

Étant considéré comme "intellectuel", mon père était souvent sollicité pour tenir la caisse à l'entrée de la "salle". A la St-Léger, nous partions en bandes turbulentes, sous la surveillance de bonnaire de notre instituteur. Le but de l'escapade? La pierre Bruehaut que nombre d'entre nous connaissent, ou les grands bois. C'était notre "stage scolaire". Au retour nous jouions au bouillon dans la cour de l'école.

Et c'est évidemment la mise de chacun, c'était de cinq cents mes (nous de-  
 si-ont fait son) et nous nous bagarions l'après-midi, nous perdions la  
 parole. Et évidemment que mes parents ne le feraient pas car  
 c'était un jeu de hasard. Dans le bâtiment adjacent, les filles  
 jouaient du paradis, poussant du bout du pied et d'une jambe,  
 un disque de bois qui devait circuler de l'axe en cercle sans  
 jamais arrêter sur les lignes intermédiaires. Il y avait aussi le  
 billard, le jeu de boules, les cerceaux, etc. Le jogging n'était pas  
 en vogue. L'esthétique n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui,  
 les habitants n'éprouvaient pas le besoin de combattre une  
 bricoche maussante. Occasionnellement, le jeudi après-midi  
 qui était alors le corps de la semaine, un rencontre de football  
 opposait moy, de l'âge à la localité d'à côté. Les joueurs ne  
 manquaient d'ailleurs pas pour participer ce sport dans les  
 clottes, les écoles disposaient d'une ardoise sur laquelle ils  
 se traînaient à l'aide d'une tige, espère de long rayon, d'ardoise  
 de long d'un mur blanc. Ils alignaient les grandes bouteilles  
 d'encre noire, frappées par notre maître. À sa demande nous  
 cueillions à une certaine époque de petites baies que nous  
 trouvions dans les haies. Il fallait macérer et obtenir une  
 encre de qualité mais qui parlait à la longue. Voici ce  
 qu'il en reste un demi-siècle plus tard. J'ajoute qu'il y  
 a fait aussi les plumes "Ballon".

Le vélo de mon père, un engin d'un autre âge pesant une  
 bonne dizaine de kgs. L'éclairage était très peu éclairé.  
 Pas de dynamo. Des cailloux de barbe sur lesquels de  
 l'eau tombait goutte à goutte produisant un gaz sortant  
 par un bec. Il suffisait de l'enflammer. Autre cela était qu'il  
 la sonnerie. Une grosse poire en caoutchouc sur laquelle le cycliste  
 pressait fortement, faisait surscuter les pistons et balayait  
 à l'endroit qu'elle ne sonnait. Le cadre, dans son ensemble  
 supérieur.

supportait une sacoches contenant toute une infirmerie pour réparer la  
 bicyclette sans à dire un litre, n'était pas commode. Les gens allaient du côté de  
 pied avec gros souliers à leur pour les faire durer plus long temps.

Atteindre 60 ans, c'est remuer d'anciens souvenirs en symbiose avec la nature  
 abondante qui m'entourait. C'était la recherche de la connaissance, la découverte  
 de divers usages de plantes qui jouaient des fonctions. C'était être proche  
 de la terre, c'était la palpier. Je connaissais l'air du matin, l'air d'été, l'air d'hiver,  
 la grise. Je n'avais pas de chaussures, je trouvais des chaussures, et les autres je  
 trouvais au déboulé d'un lapin au gîte. Dans les papiers, le cheval de sapin  
 était omniprésent, il portait fait à tous les travaux. Il était un ami et j'ai  
 de fermiers à leur départ. À présent le traicteur bûcheron, polluant au  
 moins couvrait le remplacé. On étale jusqu'à l'astre, j'en ai vu d'autres la campagne  
 je percevais leissement des dérivés que l'on coupait. Bûcheron passant à l'or  
 gite. Sans moissonnause. Tout se faisait manuellement. Les bûcherons  
 respiraient haleine et cela maît la tête de terre en ce. Quand le bûcheron de  
 la faux était épuisé, il posait la lame sur un poquet et la maîtait. S'il  
 restait des lamelles, il la livrait à l'aide d'une queue qu'on chassait de  
 pierre à aiguise. C'étaient les javelles mises en gerbes et l'éclosion du blé.

Par temps de ces bûcherons salomon ment qu'il s'animait à la force  
 la précieuse récolte de blé entrainait en réaction sur la base battue du groupe, se  
 parant de grande paille. Il y avait aussi les bûcherons et les bûcherons bûcherons.  
 Souvent je te, non compris au début d'une ombre, la bûche bûcheron à jamais digne  
 ou l'autre. Les lignes d'arbres, les menages des bûcherons s'activaient, elles ramas-  
 saient la bois mort qui alimentait les fours pour la cuisson du pain. Dans les bûches  
 l'automne, c'était la cueillette traditionnelle des champignons dans les prairies,  
 fréquentes par les chèvres. Une véritable course après Louis, Blaise et Laure. C'étaient  
 mes amis qui parvenaient à capturer de voir quel délice que de découvrir ces chan-  
 terelles ayant poussé en pleine nature. Évidemment, ce sont les dîners, sophisti-  
 que l'on trouve en bûche. En mai, nous chassions les hannetons (bûcherons). Le soir, pe-  
 trognon le long des haies, on les happait au vol d'un coup de casquette adroit. La  
 grande <sup>on essayait</sup> de faire et le matin par secouage des haies. Les insectes endormis  
 de gringolaient avec un bruit mat. À l'occasion d'un campagnon de protection,

X de l'agriculture nous les camionnés à l'école dans des boîtes à chaussures, que l'on détestait dans un feu à l'heure dans la cour. Aujourd'hui, ce colporteur a pratiquement disparu. Ma localité respirait la quiétude, tout bruyait en temps et ne venait troubler ce calme. Les gens parlaient peu, pas l'accent bas et ils étaient contents de leur sort. Population essentiellement ouvrière aux occasions calcaires, au front orné de sueur, aux manches retroussées. J'ai vu un riche voisin qui est mort dans sa villa à Brédelle. Il ignorait ce qu'était la mort et il n'était pas malheureux pour autant. Ma grand-mère me parlait avec naturel de son voyage, par fer à Orléans, le seul déplacement d'enseignement qu'elle ait jamais effectué. Mirait-elle à l'imagination cette brève période, qu'un demi-siècle plus tard le petit-fils à qui elle parlait, se souvient ensoleillé pour les Amériques, alors que l'aviation en était encore à ses premiers balbutiements ! Mon village était si bon de routes tortueuses mal entretenues, aux parois disjointes. Les mauvaises herbes y poussaient. Elles étaient bordées par des haies de masonnets coupés dans le même style. Et l'heure respirale, le poème des volets se faisait entendre. Les chaumières presque en même temps fermaient leurs paupières. L'absence d'intimité de ces foyers était alors chose importante. Toute la vie se concentrait bien au chaud, autour du poêle à gros pot-pouffes, avec à la main de plomb. Se couler le à à marches légères et soulées, dessinait au plafond un croissant de lumière devant l'écran tombante. Sur la cheminée de bois noir on dessinait un œuf et à son côté de porcelaine, flanqué d'un raftin, débordant de longues allumettes soufres. Et voici un... L'horloge de son grand baluchon venait de la silence. Dans le jardin, jouissant ces demeures on trouvait souvent un vieux puits. Surtout faire de mousse où s'accrochaient quelques orties solitaires, avec son treuil et son long câble au quel un seau était suspendu. Lors que l'on puisait l'eau, votre visage venait vous questionner quand vous penchez la tête. Que de fois cela me m'est-il passé par la tête ! Les ouvriers frontaliers (ils constituaient une minorité) se levaient à 4 heures le matin, repartaient à 9 heures le soir. Il leur restait à pied les six jours de la semaine. Ce n'est que le dimanche

X qu'ils venaient leurs enfants. Ils ne se plaignaient pas, la vie s'était ainsi faite. Ils y étaient habitués et atteignaient un âge avancé. Ils étaient et se lavaient sans le savoir. D'autres préféraient rester absents du lundi au samedi, évitant ainsi les fastidieuses randonnées pédestres. Ils travaillaient dans le bâtiment à Angin, à la quincaillerie de Montagne, à la fabrication de Valancennes. Le Belge y était très considéré, un plus assidu compare à son homologue français. Quel était l'ordinaire de ces villageois ? Il était à l'image du cadre dans lequel ils évoluaient. Il y avait les hommes de terre cuite "à l'étouffé", c'est-à-dire sous une cloche d'argile cruite et dans le cas le harangueur était très apprécié comme accompagnement. C'étaient la bouillie, le ragout, le pâté, la saucisse et le steak le dimanche. On fait peu ou pas de viande noble. Ajouter les produits de patât et légumes ainsi que les fruits et légumes que l'on récoltait. Ma mère, toute jeune, m'apportait une baraque pour la 1<sup>ère</sup> fois la mordit-à plusieurs dents ignorant qu'il y avait une petite encoche à l'œil sous toutes ses formes. Il n'était pas rare de souper avec les bœufs et lait battu chaud, suivi de cassonade. La bière de ferme était toujours présente, la margarine était réservée aux occasions modestes. La frite crissante cruite au blanc de bœuf était sur toutes les tables. Chez mes parents j'en mangeais pratiquement chaque jour. Si ma mère avait le mis de lui préparer son plat préféré, mon père était de mauvaise humeur et repus le faisait douter. Nourriture frugale, existence spartiate. Dans les rues les gendarmes à pied ou à cheval faisaient des rondes. Longes aux ombres actuels de la police. Mon père n'avait contact souvent. Totant enfant j'avais de fréquentes maux de dents. Le docteur de



Le dentiste qui n'a fait rien d'un dentiste, ne réussissait ou marquait ses extractions. Les craintes de la dent, mes solutions, sa mère l'entraîne chez le guérisseur. Nous discutons de la douleur. Il fit une croix sur la joue, murmura quelques paroles et dit ce est "Retourne chez toi et souche-toi, jamais plus tu ne souffriras", C'est ce qui il fit. A son réveil, elle n'avait plus mal, mais l'œil était rouge de sang. Cette dent disparut morceau par morceau sans plus jamais manifester sa présence. Cette opération s'appelait "à passer au secret", et le secret était l'acromia de son oncle. Quand un enfant avait des convulsions (feu L'Antoine) même scénario. On appelait le "dorece", du village, il se concentrait, dessinait une croix aux endroits où il avait, et effectuait une prière. Il demandait de faire un nouveau. L'enfant peu à peu se calmait et la guérison était pratiquement toujours assurée. On ne mandait le "dorece", que dans les cas extrêmes, et c'était un sort. Mon père tout jeune de casse le bois, joignant la mère le lui remit pendant les moments de la grande. C'était un, si ce n'est total. On pouvait d'ailleurs voir chez elle, dans sa parfaite, toute une collection de boîtes métalliques soigneusement étiquetées contenant or, bijoux, feuilles et quelques autres. Pour ça que ma mère, elle avait de la réflexion, mais elle avait aussi la fleur de la reine des prés, dont elle faisait une infusion efficace en cas de maux de gorge. Hier, le ou elle croque. C'était la classe au gros à l'année, après leur capture, ces gentils petits oiseaux, servaient à la fabrication d'un "sirop" incolore, peu, calmant, séchant, des tousses. On grand mère n'y possédait, mais j'ai toujours refusé de goûter ce médicament des la bouche d'autrui, les épiceux, arrachaient le chocolat, mauvais, le qui poliferaient. C'était un problème de son débarras. Les en monticules et si chers, ces racines lanchées et abstraites.

→ Verso

étaient utilisées en brosse. Maintenant, c'est le co-co. Vers 1934, l'électricité fit une timide apparition, mais en 1940, beaucoup de maisons isolées n'étaient pas encore reliées. C'est alors que mon père, sans filaire, acheta, construisit son premier poste de P.S.F. Pendant des mois, tous les soirs, s'étaient consacrés, ce fut d'abord, le poste à galène. Ses voisins et amis seraient nombreux à écouter le concert de Big Boy. Nous étions émerveillés. Puis ce furent les radios à cadre pivotant avec l'adjonction, d'une antenne très haute, un sapin, en l'occurrence planté profondément dans le jardin. De nos jours, nous avons le T.V. couleur, le noir et le blanc etant de classe. Enfin, ce fut aussi la guerre vraie et réelle, la présence d'Alsace de l'occupant durant quatre longues années. Ce fut le rationnement de denrées alimentaires, de plus en plus après au fil du temps. Le régime de l'ersatz. Je pense surtout à l'ble qui remplaçait, par un pain perméthé l'augmentation, de la quantité quotidienne. Nous passions, grains au concasseur, lequel séparait la farine du son, ce dernier servait à l'engraissement des lapins et ainsi, rien, n'était perdu. Je vois la basse cour que mes parents entretenaient. Poules, canards, même un, moulin, puis une chèvre tout un effort qui nous apportait un steak apprécié. Sans plus, ma

→ page 8

mine se serait mélangé aux os en forme de S. Seul le crâne me restait. Dans  
 notre village fut exterminé par du tondale. Les escarpes en forme de S de  
 de grands sacs et s'échappaient à travers champs par une ouverture pratiquée  
 dans la haie au fond du jardin. Des limes y portaient couvert avec elles. Plus  
 était déposés à la gondalmerie toujours dans les vallées. Elle avait d'autres chals  
 à fournir. C'était pour nous une perte sensible car cela nous privait d'un  
 supplément de viande. On refusait à zéro. L'après-midi que le lendemain se re-  
 trouvaient devant à l'admission, un lapin, ou un poulet maigre avant d'être  
 servi. Mon père cultivait du tabac et l'année dernière. Si le décalage, sa vache  
 était réduite. Bien que bénéficiant de la <sup>part</sup> d'indemnité de ma mère, je n'étais pas assez  
 Les femmes ne portaient des robes toutes la guerre. Il y eut aussi beaucoup de hommes  
 de bureau qui allaient voir chaque semaine chez des petits exploitants.

C'étaient le fromage blanc à gogo, la confiture à peine sucrée, le Goudon,  
 strop, respect de viande acheminée par camion. Me Q'asat d'Amers plus garnis  
 saient notre pain fait de miel. Le café moka. De la ziz torréfié, infam. Les  
 rage qui nous réchauffait, mais on l'arrêtait pas la machine qui pour commencer  
 la journée. Un grand de café co'itait une pièce. Nous achetions un cornet de onze  
 grains de quoi déguster un bon repas le dimanche. Chaque famille avait droit  
 par un des jeunes s'apercevoir sur pied. Nous les attrapions dans la forêt, les déceptions en  
 têtes de lit ramenaient nos charbons. Une journée de travail pour moi, pour Michel et  
 moi. Le combustible économisait l'éclairage et chauffait de nous chauffés à  
 peu mesur. C'était la "struggle for life". Je me rappelle ces matins où je partais  
 par les sentiers prendre le train pour attendre Bourras, lieu de naissance. Dans  
 les avions allés avaient les ce de l'air sur la région. C'était chose fréquente et  
 l'histoire a vite fait de phraser en ce langage. Les feuilles mortes étaient partout dans  
 les champs, sur les routes, dans les arbres, accrochées au fil électrique, sur les toits.  
 Dans les paparts, on ouverts jonchaient le sol. Me Q'asat d'Amers plus garnis  
 et simple. Fils étaient un lingon, c'est qu'ils étaient des linés à la France, le  
 les ayant choses jusque chez nous. Ce qui suit est à l'attention du délégué du chef  
 de service présent. J'ai nommé mon beau-fils Henry Golbe. Il y avait ce  
 petit trou, ce petit lard bracho tant, qui à cause d'une légèreté côté  
 entre Bernonnes et Châtigny peinait à s'essouffler, se traînait, parfor

ceci était de  
 même s'arrêtaient, à cause de la mauvaise qualité du charbon, utilisé. Ce qui  
 nous valait souvent une arrivée tardive en classe au grand dam du prof-  
 des études qui fulminait, on nous apercevant. Notamment, nos trains sont  
 des palais. Structures métalliques glissant silencieusement sur des roues fon-  
 dant au millimètre près le rail tout droit, les rails, grands traverses vitrées, sièges  
 confortables, chauffage efficace. Souvenez-vous. Les locomotives d'avant guerre  
 trainaient un tender, si de tables et nous puissions des boutiques qui à coup  
 de l'elles, lançaient dans les yeux les jours affamés. Il y avait les voitures de 1<sup>re</sup>,  
 2<sup>me</sup>, 3<sup>me</sup> classe. Dans cette dernière s'entassaient le tout venant des voyageurs. Les  
 confortablement dans chauffage et percevant de toutes leurs jointures. Il était de-  
 ordés comme l'indépendance picturale à la faire la formation était assurée par un  
 porte à glissement. <sup>et</sup> d'autres, une copie d'autres faits saillants. Sous le régime  
 de Vichy, le ravitaillement de la France était supérieur au nôtre en qualité  
 quantités. Il y avait donc possibilité pour les marchandises importées des ports  
 et la destination en Belgique. Le dilemme était de choisir leur faire franchir  
 à quel l'éclair, gros ruisseau qui de l'ouest la frontière et se jette dans l'océan.  
 Au contact de l'eau, ces quads se mettaient à hurler refusant d'avancer  
 se demandant ce qui leur arrivait. Quelle solution adopter pour éviter  
 ce tapage nocturne. Aussi simple que l'œuf de Colomb. Leur conduire  
 copieusement le <sup>matériau</sup> de confiture avant de traverser tout o'œuvres  
 qui ils étaient à se bécoter les balles, et la franchissaient de silence la  
 petite rivière dans le plus profond silence. Une fois sur l'autre, ils  
 ils étaient abattus et de pieds dans une maison, toute proche pour  
 être ensuite vendus au poids fort aux consommateurs.  
 Pour arrêter l'argent de poche que mes parents me donnaient, il  
 m'est aussi arrivé à leur insu, de transporter de Belgique en France  
 deux ballots de cordes de maïs sonneuse. Chargé comme un baudet de  
 montagne (10 kg) je quittais l'entrepôt à l'extrême frontière. Je vais  
 à l'or à parcourir un bon kilomètre pour déposer la marchandise  
 dans une ferme isolée. J'ajoute que la fille française s'était  
 très peu poli de et causait à la mort de la traction, la nôtre était  
 de meilleur qu'à l'é.

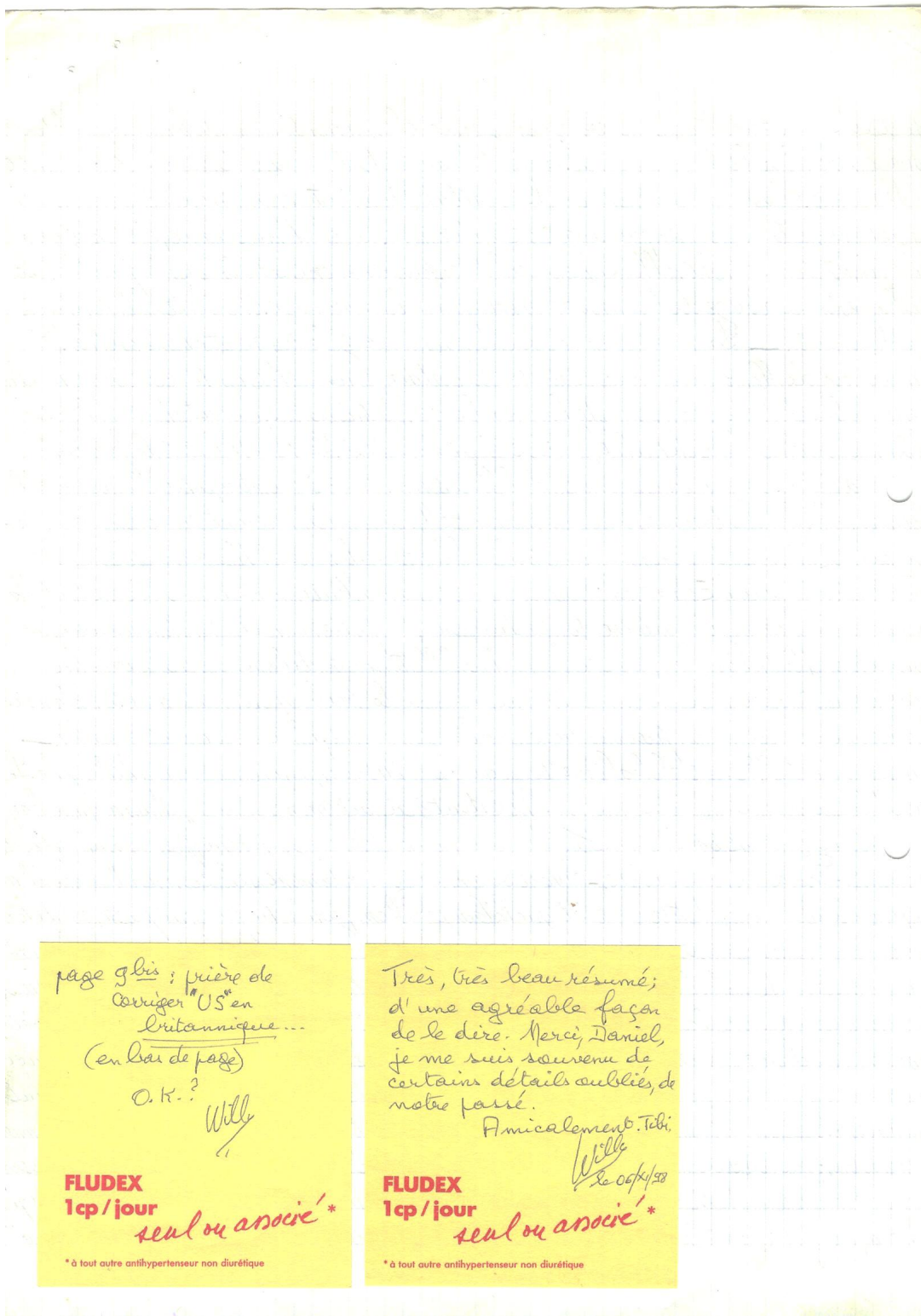
Il y eut aussi Bourras, ville innocente et mortelle.  
 Les chapelles de bombes qui tombèrent.



*bis*

Courmai qui souffrait, Les incendies dont la clarté lugubre était visible loin à l'horizon. Courmai qui brûlait; le claquement de bombes, les cris des blessés, les maisons brûlées, la cathédrale à flancs blessés. Courmai qui mourait. Loin et si loin que les responsables? La Luftwaffe en mai 1949 par un bombardement dirigé sur une ville aléatoire d'objectifs militaires et bords d'ici Saumur. U.S. Air force en mai 1948 en attaquant une ville précise: la gare et l'important nœud ferroviaire (dis-que) lors la fin du conflit nos nuits étaient bercées par le bourdonnement incessant de ces centaines de poteaux volants B47, ces Mosquito et autres Lancaster qui allaient dans la nuit pour le Goormin, dans sa tanière. Le bruit des moteurs allemands était plus rude, plus haut et ceci était dû à une différence de combustible. Pour la population qui avaient vécu 17 ans sous le joug, notre oreille entendait les reconnaissances aisément. Dans les heures matinales, c'était aussi le retour de ces avions brisés, avec blessés à bord, au bombardement saccadé, erratique, volant bas pour éviter la chasse adverse, et qui par tout moyen essayaient de rallier leur base insulaire. Beaucoup y parvenaient. La nuit leur avait été éprouvée et ce-de là, dans la Manche ou sur le sol anglais en vue du but, en Hollande, en Wallonie dans le Nord de la France. Le jour tant attendu se précipitait. Les habitants rebrevaient leur souffle. Les convois ennemis roulant au gazoge réfléchissent jour et nuit. Le poids métallique semé à profusion par la résistance n'était pas étranger à la débauche de matériel allemand les pneumatiques et un mobilisant l'Allemand (Exemple), les jeunes américains à leurs côtés le chariot, fumant Leick, Stacks ou Chesterfield, qui avaient de près. C'était le 2 septembre 1944 vers 14 heures. Instants de liesse inoubliable. Vous connaissez ma affaire. Le lendemain, à 16H30 pour être précis les quelque 200 B47 de la brigade Peery, insérés dans un corps d'armée U.S. franchissaient la frontière à Hongz, mon village natal, venant de La celles (France).

Je suis et le poignard que de voir ces gens de chez nous devenus de leurs voisins bleds un embarras le sol national. C'était beau, c'était prenant. Une fille comme moi à l'époque. Mon frère d'histoire, le savait-il. Dans cette euphorie, c'étaient aussi à l'époque personnes qui avaient fini à terre. La cheffe leur rase, une fois qu'ils se sont sentis sur le bord, et ils étaient ébahis, premiers en chaise sous la queue de la machine. Le bruit de l'approche empourrait leur visage. Une secousse conduite à l'époque. — La nuit révoque, je chassais avec et les gents de moi-même, je m'étais de fleurs en fleur avec un succès certain, de vous, vous de conversation fluide au bel et j'étais enroulé de la gorge, large. J'ai vu de la, c'était cela. Mon âge le la peine pour être détaillé, mariage m'abaissai. Le 13 août 1955, le journal de la soirée. Ce fut la rencontre de l'année. Le 13 septembre, c'était la veille de l'été. — Je me souviens, ce fut le mariage de Gramy qui avait guère de la queue, et n'y aille. Inoubliable mais une belle chose. Une bonne et d'ailleurs ce n'est pas elle parle. Je l'Espagnol Blanco, des capades, butimer, c'était cela et c'est tout. Je m'occupe plus de la date, son âge de l'époque, sa patience à travers les années que nous avons dû subir. Je passe ce que j'ai écrit au petit miroir et c'est le bébé qui a été la maison. Ce fut moi et leur de fait pour le meilleur ou pour le pire. Et dans ce milieu on le voit et les parents saignent abondamment. Il se bat et voit ombre. — Mon âge à la 60<sup>ème</sup> c'est globalement, pour des conclusions, mais mon âge, philo de la vie. Ceci aurait pu être mieux. Apparemment j'ai fait mon possible. Mais à quoi bon? Je logue 1938-1944. C'est la culture des béchames des chiffres, répond à ce qui le ment. Pas d'échappatoire. — Plus de 60 ans, c'est le moment de se débattre et d'essayer à refaire de la vie, mettre en pratique le Bap. De mon, pour du peu qui passe, me dit ton ce long bon moment, mais on la porte des choses étonnantes, s'il te plaît. C'est la beauté d'un être de se faire admirer la route c'est à l'instar de faits d'écrits, on s'est vu, à mon retour devant la porte d'une jolie flaque qui s'épanouit, à voir l'âme d'un poète, l'autre de silence comme Gramy ne donnait pas de la, et est aborder une étape plus douce et m'avais l'effort, pour la dure loi du travail ce n'est pas moins. C'est où il en la fleur à partir. C'est avoir toute la latitude de faire ce que l'on veut quand on le désire. C'est à l'adonne des abbés, ma collection de timbres, mes excursions en Dubois, mes potages, pots de sauce, mes légumes dans un coup de main à la cuisine meublent complètement mes jours. Une après jour, ma vie devient un rade jadis, je me prendrais à rêver et je suis plus.



page glis : prière de  
corriger "US" en  
Britannique ...  
(en bas de page)

O.K. ?

Willy

**FLUDEX**  
1cp/jour

seul ou associé\*

\* à tout autre antihypertenseur non diurétique

Très, très beau résumé;  
d'une agréable façon  
de le dire. Merci, Daniel,  
je me suis souvenu de  
certains détails oubliés, de  
notre parié.

Amicalement Tobi

Willy  
le 06/09/2013

**FLUDEX**  
1cp/jour

seul ou associé\*

\* à tout autre antihypertenseur non diurétique